musée du quai Branly
les actes de colloques

Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac

6 | 2016
Des êtres vivants et des artefacts

Outils vivants ? De la manipulation des animaux

Carole Ferret

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/actesbranly/658
ISSN : 2105-2735

Éditeur
Musée du quai Branly Jacques Chirac

Référence électronique
Carole Ferret, « Outils vivants ? De la manipulation des animaux », *Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac* [En ligne], 6 | 2016, mis en ligne le 20 janvier 2016, consulté le 08 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/actesbranly/658

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Outils vivants ? De la manipulation des animaux

Carole Ferret

Introduction

1 Lorsque Perig Pitrou (2015) m'a parlé du thème de ce colloque « Des êtres vivants et des artefacts », je me suis dit spontanément : « L'élevage, ce n'est que cela : une imbrication de processus vitaux et de processus techniques ». S'il est un domaine où la distinction entre vivant et artefact n'a pas lieu d'être, c'est bien l'élevage. Élever consiste à manipuler des êtres vivants. Le bétail est à la fois un être vivant et un artefact.

2 Avec le développement des biotechnologies, la frontière qui pouvait paraître étanche entre êtres vivants et artefacts s'est considérablement amenuisée puisqu'on sait manipuler les êtres vivants : une brebis clonée, un maïs OGM sont à la fois vivants et artificiels. Mais n'est-ce pas le cas de tout animal domestique ? En effet, la domestication transforme l'animal sur le court et sur le long terme. En contrôlant leur reproduction, en leur prodiguant des soins et en leur fournissant un nourrissage plus ou moins intensif, les hommes modèlent les animaux qu'ils élèvent. Ils les *produisent* littéralement, ce qui en fait des êtres vivants artificiels.

3 Ce thème de l'imbrication des processus vivants et des processus techniques m'a semblé tellement large dans le domaine de l'élevage que j'ai essayé de le circonscrire en me posant la question suivante, plus restreinte et plus polémique : dans la mesure où certains animaux sont manipulés pour agir sur d'autres animaux ou pour agir sur la matière, peut-on les considérer comme des outils vivants ? De manière générale, la notion d'outil vivant a-t-elle un sens ?

Qu'est-ce qu'un outil vivant ?

4 J'ai choisi le thème des outils vivants non par goût pour l'oxymore mais pour plusieurs raisons :

1. parce que l'outil implique l'action et pose d'emblée la question de l'efficacité. L'outil suppose le geste, même si des technologues, tels A.-G. Haudricourt et A. Leroi-Gourhan s'accusent mutuellement de négliger le geste aux dépens de l'outil. L'artefact quant à lui évoque uniquement l'origine de l'objet, à savoir une production artificielle. Parler d'outil et non d'artefact est donc une façon de déplacer le débat, de l'ontologie vers les pratiques ;
2. un peu par provocation, pour me positionner en deçà du tournant animaliste qui prétend faire l'anthropologie des non-humains ;
3. en hommage à François Sigaut, qui dans son dernier livre, *Comment* Homo *devint* Faber (2012), défend l'idée que c'est l'outil qui fait l'homme – et non l'inverse. La caractéristique première de l'être humain c'est *faber* plutôt que *sapiens*. Non que l'homme ait l'exclusivité des outils, mais parce que l'action outillée est le modèle de l'action humaine.

5 Quand j'étais étudiante, j'ai suivi les cours de technologie de F. Sigaut à l'EHESS et il m'avait proposé de faire un exposé sur les outils animaux. C'était en 1989, alors qu'on ne parlait pas de cultures animales aussi couramment qu'aujourd'hui. Il m'avait notamment incitée à lire Lewis Morgan (*The American beaver and its works*, 1868, récemment traduit en français) et Andrée Tétry (*Les outils chez les êtres vivants*,1948). A. Tétry y dresse l'inventaire des outils du monde animal et végétal (des outils de nettoyage, des dispositifs de fixation, des pièges, des appareils de plongée, des parachutes, des flotteurs, des organes lumineux, des instruments de musique, etc.). Elle les compare à des outils au fonctionnement similaire fabriqués et utilisés par les hommes (par exemple, on trouve des boutons pressions chez les Arthropodes ou les mollusques, tandis que la fermeture-éclair semble spécifiquement humaine). Elle montre qu'à la différence des outils employés par les hommes, la grande majorité de ces outils animaux fait partie du corps même de l'animal. Ce sont donc des organes plutôt que des outils à proprement parler (*cf*. Beck 1980 ; voir aussi Lestel 2008).

6 Maintenant si je vous parle d'« outils animaux », vous penserez spontanément aux animaux maniant des outils (par exemple pour la pêche aux termites ou le cassage des noix), puisqu'on sait bien à présent que l'utilisation d'outils n'est pas l'apanage de l'homme – tout *faber* qu'il soit (*cf*. entre autres, Joulian et Roulon-Doko 1995).

7 Mais la question qui m'intéresse ici est tout autre. Il s'agit non pas de celle des animaux maniant des outils mais de celle des hommes manipulant des animaux comme des outils. J'emploie à dessein le verbe *manipuler*, qui correspond à une forme particulière d'action (Ferret 2013). En effet parmi toutes les actions humaines, on distingue d'une part les *opérations*, qui sont de l'ordre du « faire » et d'autre part les *manipulations*, qui sont de l'ordre du « faire faire ». Quand les hommes manipulent les animaux, quand ils leur *font faire* quelque chose, est-ce qu'ils les utilisent comme des outils ? Et ces outils sont-ils d'autant plus efficaces qu'ils sont vivants ?

8 J'entends « outil » au sens le plus large, comprenant également instruments et machines. La distinction faite par Franz Reuleaux entre outils, instruments et machines a été reprise par Marcel Mauss dans son *Manuel d'ethnographie* :

> - *outils*. L'outil, que l'on confond généralement avec l'instrument, est toujours simple, composé d'une seule pièce [exemples d'outils : le ciseau à froid, un coin, un levier].

> - *instruments*. Un instrument est un composé d'outils [exemples : une hache qui, outre le fer, comprend un manche formant levier ; un couteau emmanché ; une flèche].
> - *machines*. Une machine est un composé d'instruments [exemple : l'arc, qui comporte le bois de l'arc, la corde et la flèche]
>
> Mauss 1967 [1947] : 32

9 Je ne distingue pas davantage entre ustensiles, outils et machines, comme le faisait Alfred Espinas dans son *Histoire des origines de la technologie* :

> *L'ustensile* – Nous trouvons d'abord l'ustensile, objet de bois, de métal, de terre ou de fibres textiles affectant une forme utile, mais la plupart du temps incapable de communiquer le mouvement, d'imprimer une forme à la matière, par exemple les vases, les paniers, les cordes et les agrès [...]
> *L'instrument ou organon* – il s'agit maintenant d'un objet destiné non plus à former un ensemble fixe dont la résistance ou la durée est le principal caractère, mais à produire un effet défini, à communiquer sous l'impulsion de la force humaine une forme ou une direction déterminée à quelque matière [...]. Le levier, le coin, la hache, le marteau, la scie, la serrure, le gond avec sa mortaise de métal, la rame et la voile, le gouvernail (en forme de rame), le foret, le métier à tisser, la lyre et la flûte, sont de tels organes ou instruments. [...]
> *La machine* qui [pendant longtemps] désigna en général toute combinaison ingénieuse, toute série de moyens employés avec réflexion en vue d'un but, quelque chose comme un stratagème, un artifice. Ensuite on s'en servit pour représenter simultanément deux sortes d'objets matériels où l'artifice humain est manifeste, vu l'unité d'effet et la complexité des parties subordonnées [...]
>
> Espinas 1897 : 83-85

10 Contrairement à ce qu'on croit parfois, ces deux classifications ne se recoupent pas. Le coin, qui correspond au premier niveau de complexité pour Reuleaux, celui de l'outil, correspond pour Espinas, au deuxième niveau, celui de l'instrument.

11 Je ne distingue pas davantage les outils en fonction de l'énergie qui les meut, comme vient d'en parler Roy Ellen (voir son article dans le présent volume). Je prends ici *outil* dans son acception la plus large, indépendamment de son degré de complexité, comme « un objet fabriqué qui sert à agir sur la matière ou à faire un travail » (*Le Petit Robert*), défini par deux caractéristiques principales : 1) l'outil est artificiel : il est fabriqué par les hommes ; 2) l'outil est efficace : manié par les hommes, il permet ou accroît l'efficacité de leurs actions. Alors oui, si l'on retient cette définition, les hommes semblent, dans certains cas, utiliser des animaux comme des outils vivants. On aurait donc une combinaison de trois qualités : la vie, l'artificialité et l'efficacité.

12 L'action outillée se caractérise pour F. Sigaut (2012) par un « partage de l'attention » (entre moyens et fins) – qui s'approcherait pour moi de l'indirectivité d'une action poursuivant plusieurs objectifs, puisque le maniement de l'outil introduit un second but. Quand j'épluche une pomme, je dois veiller en même temps au maniement du couteau et à l'épluchage de la pomme. En s'inspirant de F. Sigaut, on pourrait tenter de distinguer, parmi ces outils vivants animaux :

- des outils auxiliaires ou outils-prothèses, qui facilitent l'action de la main sans la modifier (dé ou couteau à moissonner) ou reproduisent cette action (*seed beater*, *mesorias*) ;
- et des outils dits nécessaires (faucille, faux) car on ne peut pas s'en passer, leur mode d'action étant différent de celui de la main humaine.

13 Par exemple le cheval de selle, en allant plus vite et plus loin que le marcheur, serait un outil auxiliaire, tandis que dans la fauconnerie, le rapace serait un outil nécessaire.

14 Enfin, si je propose de parler d'outil, c'est parce que ce mot me semble curieusement absent des discours anthropologiques actuels, où on parle volontiers d'*objet*, d'*artefact* (comme dans ce colloque), de *matérialité*, parfois de *technique*, mais en évacuant la question de l'efficacité. Si ce mot est absent, là même où son emploi paraît justifié, cela n'est sans doute pas anodin. Cela révèle une tendance à privilégier les ontologies sur les pratiques, à s'intéresser davantage à ce que les êtres *sont* plutôt qu'à ce qu'ils *font*.

15 Où peut-on donc trouver des outils vivants ? Des animaux produits ou transformés par l'homme (donc artificiels), utilisés comme moyens d'action efficaces ?

Quelques exemples : désinsectisation participative

16 Les insectes ne relèvent pas de mon domaine habituel d'investigation, l'élevage pastoral en Asie intérieure, mais je suis frappée par le fait que, pour la désinsectisation, on fait de plus en plus appel à des actions que j'appelle *participatives*, où les insectes participent activement à leur propre destruction.

17 Dans le séminaire d'équipe sur les « relations hommes/animaux » que nous organisons avec Frédéric Keck au Laboratoire d'anthropologie sociale, nous avons entendu deux interventions sur la « technique de l'insecte stérile » : Alex Nading nous a parlé de la lutte contre la dengue au Nicaragua et Sandrine Dupé de la lutte contre la malaria et le chikungunya à la Réunion. Plusieurs moyens sont employés contre les moustiques transmetteurs de ces maladies :

- éliminer les eaux stagnantes, ce qui est une action externe et indirecte : externe parce qu'elle ne s'exerce pas sur les moustiques mais sur leur milieu ; indirecte car ne tuant pas les insectes, elle ne concourt qu'indirectement à leur élimination (pour la typologie des actions, voir Ferret 2012 ; Ferret 2014a).
- utiliser des insecticides, ce qui est une action directe et positive car on tue les insectes. Mais cette technique peut avoir des effets délétères pour l'environnement – les oiseaux, les poissons (d'où l'interdiction du DDT dans les pays développés, utilisé massivement comme insecticide après la Seconde guerre mondiale) et entraîner des phénomènes de résistance.
- recourir à la technique de l'insecte stérile, ce qui est une action interne, indirecte, participative et contraire. Il s'agit de faire un élevage massif de moustiques, de sélectionner les mâles et de les stériliser (par irradiation ou par modification génétique) et enfin de les relâcher. Ces mâles, s'ils sont suffisamment nombreux pour concurrencer les mâles sauvages (à savoir au moins dix fois plus nombreux), font rapidement diminuer la population totale des moustiques car chaque femelle ne s'accouple qu'une seule fois.

18 Cette dernière technique représente une action interne car elle s'exerce sur les moustiques, indirecte car on ne les tue pas. C'est même une action que j'appelle *contraire* car elle va à l'encontre du but recherché : c'est en faisant un élevage massif de moustiques qu'on compte les éliminer. Pour que la technique soit efficace, il faut lâcher plusieurs millions d'insectes mâles stériles par semaine. Il s'agit donc là d'une forme d'élevage très particulière, où le but final est la destruction des animaux élevés. Du fait de son aspect contraire et donc paradoxal, c'est une action qui ne va pas de soi et qui peut se révéler difficile à faire accepter : il faut comprendre et faire comprendre qu'en

élevant et en lâchant dans la nature des millions de moustiques, on en fera diminuer le nombre.

19 Il existe d'autres exemples de désinsectisation participative. Dans la lutte contre les cafards, les publicités des entreprises de désinsectisation préconisent l'utilisation d'un gel « appât », où le cafard qui a consommé le gel va contaminer les autres membres de sa colonie.

20 Ce qui est frappant, c'est la part croissante des actions dites participatives dans la lutte contre les insectes. Les actions de ce type sont désormais jugées comme plus efficaces car, d'une part, elles provoquent moins de dommages collatéraux et, d'autre part, leur utilisation permet d'obtenir beaucoup d'effet avec peu de moyens. L'animal participe à sa propre destruction d'autant plus efficacement qu'il est vivant et peut, mieux que quiconque, dénicher ses congénères. Ainsi en Californie, pour limiter l'expansion des colonies de fourmis *Lunipithema humile* venues d'Argentine, certains chercheurs ont proposé de modifier leur odeur pour les empêcher de se reconnaître entre elles et donc provoquer une « guerre civile » au sein de la colonie[1].

21 Dans bien d'autres domaines encore, les hommes recourent à des outils vivants. Après la marée noire de 2010 dans le golfe du Mexique, des bactéries « mangent » ou plutôt dégradent le pétrole de la plateforme *Deepwater Horizon*[2]. Cette dégradation peut être accélérée par l'utilisation de dispersants :

> La dispersion reste aujourd'hui une technique privilégiée pour lutter contre les marées noires et en réduire l'impact environnemental. Elle ne les fait pas disparaître, mais, en douceur, elle aide la nature à s'en défaire
>
> Merlin 2009

22 Cette action de dispersion peut être qualifiée d'indirecte, par rapport aux actions directes que représentent les autres moyens employés : récupérer le pétrole ou le brûler. Dans ce cas, les hommes ne produisent pas les bactéries mangeuses de pétrole, ils se contentent de leur faciliter le travail. Il est frappant de voir à quel point l'efficacité de ces bactéries est liée au fait qu'elles sont vivantes.

> Ce sont des outils vivants qui travaillent moléculairement alors que les hommes et les machines travaillent de manière massive, donc mal, avec beaucoup de bruit et de déchets alors que là c'est un travail fin, silencieux, non coûteux et subtil
>
> Dagognet 1990

23 Bien que l'expression « outil vivant » soit ici employée par François Dagognet, le cas des bactéries mangeuses de pétrole correspond moins adéquatement à cette notion que celui des moustiques irradiés, dans la mesure où les premières ne sont ni produites ni transformées par l'homme.

24 Faut-il absolument tenir à cette notion d'outil vivant ? Je n'en suis pas certaine. Si je l'ai proposée c'est d'abord pour susciter une discussion. Ensuite, l'emploi de cette notion permet de caractériser plus précisément ces objets en leur ajoutant une dimension : ils sont non seulement artificiels comme le sont tous les artefacts, mais en outre ils sont efficaces. Dans le fond, ce qui m'intéresse vraiment, ce n'est pas ce que les choses sont, ni ce qu'on pense qu'elles sont : êtres vivants ou non, êtres humains ou non, êtres naturels ou artefacts. Ce qui m'intéresse, c'est ce que les choses font. En un mot, l'action. Plutôt la pratique que l'ontologie.

25 Dans le rejet de l'opposition sujet-objet qui s'exprime massivement depuis une vingtaine d'années, je vois un malentendu fondamental, qui fait de la position de sujet ou d'objet un statut ontologique stable, alors qu'il s'agit de positions temporaires et contextuelles, qui varient en fonction des actions engagées. Pour le dire en termes linguistiques, sujet ou objet, c'est une question de syntaxe, pas de morphologie. Chaque être, humain ou non, est successivement ou simultanément sujet et objet.

26 Aussi je parlerais plus volontiers ici d'*action* que de *processus*. Le processus évoque un phénomène qui se déroule dans le temps, tandis que l'action implique une intention. Le processus ne dit rien du sujet ni de ses éventuelles intentions. C'est un terme suffisamment neutre qui présente l'avantage de s'appliquer sans heurt aux artefacts comme aux êtres vivants et c'est certainement pour cette raison qu'il a été choisi pour le sous-titre de ce colloque : « L'imbrication des processus vivants et des processus techniques ». Pour ma part, à la proposition de discussion sur les « outils vivants », j'ai ajouté un sous-titre : « De la manipulation des animaux », qui implique la présence d'un sujet manipulateur agissant intentionnellement en vue de « faire faire » quelque chose à ces outils particuliers que peuvent être les animaux.

27 Si les pièges peuvent être analysés comme des œuvres d'art, dans l'optique d'Alfred Gell (1996 ; 1998), alors de même, les œuvres d'art ne peuvent-elles pas être interprétées comme des outils d'enchantement ? Parler à ce sujet de techniques plutôt que d'outils permet à Gell (1992 repris dans 1999) de ne pas priver ces œuvres de l'agentivité qu'il leur octroie – et qui, au mieux, ne leur est que déléguée puisqu'elles ne sont, selon ses propres termes, que des agents « secondaires ». Dans la chasse, le piège est une technique d'action différée (Haudricourt 2010) : le gibier n'est pas capturé au moment où le chasseur fabrique ou pose le piège, mais plus tard, à un moment où il ne s'en occupe pas. Il n'en demeure pas moins que le piégeage est une action intentionnelle dont le sujet est le chasseur.

28 Doter les choses inanimées d'agentivité n'est-il pas la conséquence d'une définition très pauvre de l'action, qui n'en retient que les formes directes ? Si l'action ne peut être que directe et immédiate, alors oui, il faut bien expliquer ce qui continue à agir, quand le sujet humain a cessé son action et qu'on constate que l'effet se poursuit. Mais avec une définition plus large, qui reconnaît l'existence de formes d'action indirectes, exogènes ou participatives, externes ou différées, une telle dotation n'apparaît plus nécessaire.

L'élevage en tant que manipulation du bétail en Asie intérieure

29 À propos de l'élevage, je parle de *manipulation* premièrement au sens où l'éleveur côtoie, touche, palpe son bétail.

https://medihal.archives-ouvertes.fr/medihal-01223862

Marché au bétail, Kazakhstan méridional, avril 2008 [extrait de film : Carole Ferret]. Les animaux sont regroupés par espèces : chevaux, bovins, ovins. Les acheteurs tâtent les moutons à queue grasse et les soulèvent par les pattes arrière pour évaluer leur engraissement, avant de désigner la bête de leur choix

30 L'éleveur ne se contente pas seulement d'évaluer cet engraissement, il le favorise également par divers moyens. Ainsi la transhumance permet au bétail de profiter de riches alpages, inaccessibles en hiver et verdoyants en été.

https://medihal.archives-ouvertes.fr/medihal-01223856

Transhumance dans le sud-est du Kazakhstan, juin 2012 [extrait de film : Carole Ferret]. Avec la reconstitution du cheptel dans les années 2000, certains éleveurs ont retrouvé le chemin des žajlau « estivage ». En deux jours de marche, ils mènent un troupeau composé de plusieurs centaines de moutons et chèvres, avec quelques dizaines de chevaux et de bovins vers les alpages où ils passeront la belle saison. Là-bas le petit bétail est mis en enclos durant la nuit (pour plus de détails sur cette transhumance, voir Ferret 2015)

31 Dans sa définition la plus courante,l'élevage est l'ensemble des :

> Techniques par lesquelles on élève (des animaux domestiques ou utiles) en les faisant naître et se développer dans de bonnes conditions, en contrôlant leur entretien et leur reproduction, de manière à obtenir un résultat économique
>
> *Le Petit Robert*

32 Le pastoralisme centrasiatique est un élevage de type extensif, où la mobilité saisonnière permet d'optimiser les conditions de pacage (Stépanoff *et al.* 2013 ; Ferret 2014b). Les animaux destinés à la vente ou à l'abattage sont préalablement mis à l'embouche afin de prendre du poids.

« Faire être »

33 Il s'agit alors de manipulation dans un deuxième sens, celui de « faire faire », ou plus exactement ici de « faire être ». Par ses soins, l'éleveur offre au bétail des conditions lui permettant de vivre, croître et multiplier. L'élevage est une technique de production extraordinairement efficace. Elle a ceci de miraculeux qu'elle permet la multiplication des êtres, puisqu'elle s'exerce sur un être vivant qui grandit et se reproduit. L'élevage n'est pas un jeu à somme nulle.

34 C'est du moins ainsi que se présente l'élevage iakoute du cheval où, malgré des conditions climatiques extraordinairement rigoureuses, les interventions humaines sont réduites au minimum, à savoir une surveillance discontinue des troupeaux qui paissent en liberté et un affouragement épisodique (Ferret 2006).

https://medihal.archives-ouvertes.fr/medihal-01223865

Affouragement de troupeaux de jeunes chevaux iakoutes, Iakoutie, avril 2011 [extrait de film : Carole Ferret]. En Iakoutie, dans l'ulus d'Ust'-Aldan, un éleveur distribue de l'avoine à des jeunes chevaux qui paissent en liberté, dans un alaas, clairière en cuvette dans la taïga, et viennent à son appel. Dans l'ulus de Verhoânsk, des gardiens de troupeaux de chevaux sont allés chercher deux troupeaux pour les ramener à la base et les affourager, car plusieurs jeunes juments s'apprêtent à mettre bas. Les chevaux iakoutes vivent en troupeaux composés d'un étalon et d'une dizaine de juments. Les adultes grattent la neige

pour paître et ne reçoivent souvent de complément alimentaire qu'à la saison du poulinage, tandis que les jeunes chevaux doivent être affouragés plus régulièrement pour survivre dans les rudes conditions de l'hiver iakoute, qui connaît les températures les plus froides de l'hémisphère nord

35 Si vous possédez une jument iakoute, le printemps suivant, vous aurez, quasiment sans avoir rien fait, une jument *et* un poulain. Chaque propriétaire de jument attend qu'elle lui fournisse 100 kg de viande par an, sous la forme d'un poulain qu'il abat à l'automne pour nourrir sa famille. Les zootechniciens débattent de l'âge optimal d'abattage (considérant le gain de poids en regard des coûts de production accrus liés à un éventuel report) mais, de fait, les poulains sont, dans leur grande majorité, abattus dès leur premier automne, ce qui dispense de les nourrir l'hiver suivant (Ferret 2010).

36 L'élevage est donc un ensemble d'actions techniques sur des animaux qui sont à la fois des artefacts et des êtres vivants. Artefacts car objets d'actions humaines de domestication. Êtres vivants qui, de ce fait, croissent, se reproduisent et meurent. Enfin ces animaux sont également des agents.

37 Pas plus que l'usage d'outils, l'élevage d'animaux n'est l'apanage des hommes. Le mutualisme s'apparente à l'élevage d'animaux par d'autres animaux : pour se nourrir du miellat, liquide sucré produit par les pucerons, des fourmis protègent ces derniers contre leurs prédateurs, elles les déplacent en des lieux qui leur sont favorables et parfois les gardent à l'intérieur de la fourmilière (*cf.* Chauvin 1974 ; Verheggen *et al.* 2009). D'autres fourmis peuvent à leur tour être domestiquées par un végétal, l'acacia.

38 Les animaux élevés sont eux-mêmes capables d'agir, donc susceptibles d'être manipulés par les hommes. S'ils ne peuvent se soustraire aux processus du vivant, tels que la croissance (relevant du « faire être »), ils peuvent en revanche coopérer plus ou moins activement aux tâches demandées (relevant du « faire faire »).

« Faire faire »

39 La manipulation du bétail relève du « faire faire » notamment dans la conduite des troupeaux, ainsi que dans l'utilisation des animaux de travail : sous la selle, sous le bât ou par le trait. Avant d'être montés ou attelés, ces animaux doivent subir un dressage, même sommaire, qui les transforme, en les habituant au contact des hommes, à les porter et à suivre leurs ordres.

https://medihal.archives-ouvertes.fr/medihal-01223884

Débourrage d'un cheval iakoute. Iakoutie, ulus de Verhoânsk, avril 2011 [extrait de film : Carole Ferret]. Un propriétaire débourre son cheval, un jeune entier de trois ans sur une base d'élevage. Il le garde attaché à la clôture, en enroulant la longe autour d'un deuxième poteau par sécurité. Il l'habitue à son odeur et à son contact en le grattant sous l'auge, en lui flattant l'épaule, l'encolure et le flanc. Il le mène en main dans l'enclos par des gestes calmes et mesurés

40 Je ne me lancerai pas dans une description des techniques de dressage des chevaux (voir Ferret 2006), mais pour rester dans le thème de la double nature, artificielle et

vivante, des « êtres vivants-artefacts », je me demanderai quelles sont les particularités d'un animal de selle par rapport à un véhicule motorisé tel qu'une voiture.

41 Tout d'abord un animal de selle n'obéit pas toujours aux ordres de son cavalier. En 2011 j'ai assisté aux courses de rennes des « adieux à l'hiver » (*kyḥyny ataaryy*) à Sakkyryr, dans l'*ulus* Èveno-Bytantaj de la République Sakha (Iakoutie). La première course était un combiné composé d'une course à pied, puis d'une course de rennes montés, d'un lancer de lasso et enfin d'une course de rennes attelés à des traîneaux. De nombreux attelages ont fait demi-tour dès le départ malgré les efforts de leur meneur et les cris de la foule, les rennes rechignant à se lancer dans une épreuve épuisante.

https://medihal.archives-ouvertes.fr/medihal-01223882

Course de rennes lors de la fête des adieux à l'hiver. Iakoutie, ulus Èveno-Bytantaj, 1er et 2 avril 2011 [extrait de film : Carole Ferret]. Certains rennes ont désarçonné leur cavalier ou se sont couchés, plusieurs attelages ont fait demi-tour contre la volonté du conducteur de traîneau

42 Ensuite un animal de selle sait choisir sa route. La choisir dans le détail : un cheval qui a le pied sûr saura où poser le sabot en montagne ou éviter de s'enliser dans un marais, et il passera là où une voiture, même tout terrain, restera embourbée. Dans une grande partie de la région de Srednekolymsk dans le nord-est de la Iakoutie, les seuls moyens de transport utilisables en été sont le cheval ou l'hélicoptère.

43 Une monture vivante sait également choisir sa route dans sa direction générale. Elle ramènera parfois son cavalier à la maison même si celui-ci, saoul ou endormi, n'est pas en mesure de lui indiquer le chemin. Sans doute, un véhicule un peu perfectionné équipé d'un GPS en serait capable aussi, mais il faudrait l'avoir programmé pour cela, alors que vous n'avez pas à l'apprendre à votre cheval dès lors que vous avez déjà parcouru cet itinéraire avec lui. Vous n'avez rien d'autre à faire qu'à vous laisser conduire.

44 Enfin un animal ne se mettra pas en danger et ne sautera pas dans le vide. Un cheval emballé n'est pas une voiture privée de frein. Plusieurs fois, les cavaliers et les gardiens de troupeaux de chevaux qui m'ont montré le débourrage de leurs chevaux m'ont affirmé « Tant que le cheval avance, on ne risque rien ». Il s'arrêtera toujours à temps. En Asie intérieure, les cavaliers utilisent parfois un stratagème relevant d'une action contraire : ils débourrent exprès leurs jeunes chevaux sur un terrain dangereux (une pente raide ou un sol couvert de pierres) car ils savent que dans de tels endroits, les chevaux se retiennent de bondir par crainte de se faire mal. C'est donc en aggravant les risques entraînés par une chute éventuelle qu'ils préviennent les mouvements de défense du cheval. En revanche, une monture ne prend en compte, pour se frayer un passage dans les broussailles, que la taille de son propre corps, pas du vôtre ; il faut donc veiller aux branches et aux troncs d'arbres pour éviter un douloureux retournement du genou.

45 Tous ces faits sont des exemples d'action participative, où le cheval prend l'initiative. On pourrait remarquer qu'un aspirateur-robot, qui n'est pas vivant, saura aussi s'arrêter avant de tomber dans l'escalier, mais les capacités de ces machines se limitent à ce pour quoi les hommes les ont programmées. Or il n'est pas nécessaire d'apprendre à un cheval à ne pas se précipiter dans le vide. Ce n'est au contraire qu'un animal

hyper-dressé, tel qu'un cheval de haute école, soumis à la volonté du cavalier jusqu'au moindre de ses mouvements, qui acceptera de sauter du haut d'un aqueduc, comme dans la nouvelle de Paul Morand, *Milady*, où un écuyer du Cadre noir de Saumur se suicide en demandant à sa jument de marcher « en avant, calme et droit ».

46 En Asie intérieure, les cavaliers ne recherchent pas une soumission totale de leurs montures. Ils encouragent leurs initiatives, notamment celles du cheval qui sert à la capture au lasso et poursuit de lui-même le futur captif, virant lorsque ce dernier tourne, lui barrant la route de son propre chef.

https://medihal.archives-ouvertes.fr/medihal-01223894

Capture d'un cheval au lasso. Sud-est du Kazakhstan [extrait de film : Carole Ferret]. Un cheval devait être capturé puis abattu pour nourrir les invités d'une noce. Des cavaliers ont amené un troupeau vers un grand Ķystau « hivernage ». L'un d'eux a réussi à lancer le lasso mais le cheval s'est échappé et il a fallu une bonne d'une demi-heure pour le ramener, encadré par trois cavaliers

47 Ces exemples montrent que, dans bien des cas, l'exploitation et la manipulation d'êtres vivants accroît l'efficacité et allège le travail, une partie des tâches étant déléguée à l'animal dans des actions dites participatives ou passives, où seul ce dernier agit (Ferret 2014a).

48 Pour autant, la relation entre le cavalier et sa monture n'a rien de symétrique. Il me semble ridicule, par exemple, de proposer de changer la préposition pour dire désormais « monter *avec* son cheval » au lieu de « monter *sur* son cheval » comme je l'ai lu dans un article américain récent sur l'équitation.

> Ride is a loaded and inadequate term for the process by which human and horse traverse the landscape together because it does not acknowledge the agency of the horse. A motorcycle or train, which we "ride," does not decide to jump or not to jump, to stop or not to stop, to put itself in this situation but not that one, or even to allow or disallow itself to be mounted. Rather, I conceive of riding as a "joint project" (Shapiro 2008: 14) that might better be described as riding with.
>
> Argent 2012 : 125

49 C'est là une suggestion typiquement représentative de l'opinion occidentale du début du XXIe siècle, totalement ethnocentrée et qui n'a rien à voir avec la pratique des peuples cavaliers. Parler d'« outils vivants » à propos des animaux est une proposition qui ne prétend pas être issue du discours indigène en Asie intérieure. Mais les notions de « partenaire » ou de « communauté hybride » n'y correspondent pas davantage et paraissent fort incongrues aux pasteurs centrasiatiques.

Vive l'anthropocentrisme

50 Dire qu'il y a manipulation ne présume pas la nature des objets manipulés pas plus que cela ne leur dénie une capacité autonome d'action. Les exemples de manipulation que j'ai cités, tel celui des chevaux de selle, peuvent parfaitement être traités et interprétés du point de vue des hommes qui les utilisent, tout en reconnaissant aux animaux domestiques une capacité à agir et une double nature, puisqu'ils sont à la fois des êtres vivants et des artefacts. Il n'est pas nécessaire de « repeupler les sciences sociales [ou

humaines] » (*cf.* Houdart et Thiery 2011), qui ont déjà bien à faire avec les hommes, ni d'adopter un point de vue animal sur l'histoire ou la société (*cf.* Baratay 2012) en renonçant à l'anthropocentrisme qui, selon moi, n'a rien de déplorable en anthropologie. Taxer des anthropologues d'anthropocentrisme revient à déplorer que des entomologistes se focalisent sur les insectes, ou à reprocher à des menuisiers de travailler le bois et, malheureusement pour les premiers, à scier la branche sur laquelle ils sont (déjà assez mal) assis, pour mettre en avant une discipline déshumanisée, désocialisée et désincarnée.

51 Dans un modèle appauvri de l'action, qui ne retiendrait que les formes d'action directes, positives et immédiates, d'un sujet nécessairement actif sur un objet nécessairement passif, alors oui, sans doute, il est difficile d'expliquer ce qui agit quand le sujet humain reste passif ou une fois qu'il a cessé son action. Mais il suffit d'adopter un modèle complexe de l'action, une définition plus large, qui reconnaît l'existence de formes d'action indirectes, passives, participatives, externes ou différées pour résoudre cette difficulté sans devoir recourir à des agentivités affaiblies par l'universalité de leur distribution.

52 En outre, assumer l'anthropocentrisme est la seule manière de conserver une approche compréhensive en anthropologie, une science humaine qui se nourrit des interprétations subjectives des acteurs.

BIBLIOGRAPHIE

Argent, Gala.
2012 « Toward a privileging of the nonverbal communication, corporeal synchrony, and transcendence in humans and horses », *in* Julie A. Smith et Robert W. Mitchell (éds.), *Experiencing animal minds: an anthology of animal-human encounters*. New York, Columbia University Press : 111-128.

Baratay, Éric
2012 *Le point de vue animal : une autre version de l'histoire*. Paris, Le Seuil.

Beck, Benjamin B.
1980 *Animal tool behaviour*. New York, Garland.

Chauvin, Rémy
1974 « Les sociétés les plus complexes chez les insectes », *Communications* 22 (1) : 63-71.

Dagognet, François
1990 « Gérer la maîtrise nouvelle du vivant : entretien avec François Dagognet », *Quaderni* 11 (1) : 113-120.

Espinas, Alfred
1897 *Les origines de la technologie*. Paris, Alcan.

Ferret, Carole
2006 *Techniques iakoutes aux confins de la civilisation altaïque du cheval : contribution à une*

anthropologie de l'action. Paris, École des hautes études en sciences sociales, thèse de doctorat en ethnologie et anthropologie sociale.

2010 « Les avatars du cheval iakoute », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines* 41 [https://emscat.revues.org/1675].

2012 « Vers une anthropologie de l'action », *L'Homme* 202 (2) : 113-139.

2013 « Leurrer la nature : quelques exemples de manipulation des bêtes en Asie intérieure », *Cahiers d'anthropologie sociale* 9 : 72-96.

2014a « Towards an anthropology of action: from pastoral techniques to modes of action », *Journal of Material Culture* 19 (3): 279-302.

2014b « Discontinuités spatiales et pastoralisme nomade en Asie intérieure au tournant des XIX^e^ et XX^e^ siècles », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 69 (4) : 955-996.

2015 « Une transhumance dans le sud-est du Kazakhstan », *in* Christian Bromberger et Azadeh Kian (éds.), *De l'Iran au jazz, à cheval : mélanges en hommage à Jean-Pierre Digard*. Paris, CNRS éditions: 141-162.

Gell, Alfred
1996 « Vogel's net traps as artworks and artworks as traps », *Journal of Material Culture* 1 (1): 15-38.

1998 *Art and agency: an anthropological theory*. Oxford, New York, Clarendon Press. Traduit en français par S. et O. Renaut en 2009 *L'art et ses agents : une théorie anthropologique*. Dijon, Les presses du reel.

1999 *The art of anthropology: essays and diagrams*. London-New Brunswick-NJ, Athlone Press.

Haudricourt, André-Georges
2010 *Des gestes aux techniques : essai sur les techniques dans les sociétés pré-machinistes*. Jean-François Bert (éd.). Paris-Versailles, Maison des sciences de l'homme, Quae.

Houdart, Sophie et Olivier Thiery (éds.)
2011 *Humains, non-humains : comment repeupler les sciences sociales*. Paris, La Découverte.

Joulian, Frédéric et Paulette Roulon-Doko
2011 « Comparaison d'une activité technique chez les hommes et chez les chimpanzés », *Techniques & Culture* 54-55 (1) : 387-413.

Lestel, Dominique
2008 « Où commence et où finit un corps de fourmi ? », *Cahiers de psychologie clinique* 30 (1) : 11-26.

Mauss, Marcel
1967 *Manuel d'ethnographie*, Denise Paulme (éd.). Paris, Payot.

Merlin, François-Xavier
2009 « La lutte physico-chimique contre les marées noires : trente ans d'expérience », *in* Minh-Thu Dinh-Audouin, Rose Agnès Jacquesy, Danièle Olivier et Paul Rigny (éds.), *La chimie et la mer*. Paris, EDP Sciences : 165-176. [http://www.mediachimie.org/ressource/la-lutte-physico-chimique-contre-les-marées-noires-trente-ans-dexpérience].

Morgan, Lewis Henry
1868 *The American beaver and its works*. Philadelphia, J. B. Lippincott and Cie. Traduit en français par Frédéric-Eugène Illouz, 2010, *Le castor américain et ses ouvrages*. Lucienne Strivay (éd.), Dijon, Les presses du réel.

Pitrou, Perig
2015 « Life as a process of making in the Mixe Highlands (Oaxaca, Mexico): towards a 'general pragmatics' of life », *Journal of the Royal Anthropological Institute* 21 (1): 86-105.

Sigaut, François
2012 *Comment Homo devint faber : comment l'outil fit l'homme*. Paris, CNRS éditions.

Stépanoff, Charles, Carole Ferret, Gaëlle Lacaze et Julien Thorez (éds.)
2013 *Nomadismes d'Asie centrale et septentrionale*. Paris, Armand Colin.

Tétry, Andrée
1948 *Les outils chez les êtres vivants*. Paris, Gallimard.

Verheggen, François, Lise Diez, Claire Detrain et Éric Haubruge
2009 « Mutualisme pucerons – fourmis : étude des bénéfices retirés par les colonies d'*Aphis fabae* en milieu extérieur », *Base Biotechnologie, Agronomie, Société et Environnement* 13 (2) : 235-242.

NOTES

1. C.D., « Diviser pour contrôler » publié le 19/09/2006 sur http://www.sciencesetavenir.fr/nature-environnement/20060918.OBS2398/diviser-pour-controler.html
2. Céline Dumas, « Golfe du Mexique : des microbes s'attaquent au pétrole » publié le 26/08/2010 sur http://www.sciencesetavenir.fr/nature-environnement/20100825.OBS8983/golfe-du-mexique-des-microbes-s-attaquent-au-petrole.html

RÉSUMÉS

Prônant une anthropologie de l'action qui s'intéresse aux modes opératoires – et donc, pour le thème du colloque, davantage aux usages des êtres vivants qu'aux représentations de la vie –, je discute la notion d'*outil vivant*, qui comble le fossé entre artefacts et êtres vivants en combinant les caractéristiques des premiers et des seconds. En effet, l'action menée à l'aide d'un « outil vivant » est une manipulation qui relève du *faire faire* et exploite la capacité d'agir de l'être vivant, propre à cet « outil » particulier. Son efficacité est directement liée à la qualité d'être vivant de l'objet manipulé. Un immense champ d'investigation s'est ouvert ici avec le développement des biotechnologies, qui mettent précisément à profit les propriétés biochimiques d'êtres vivants dans l'agriculture, la santé ou l'industrie. Pour la désinsectisation sont actuellement privilégiées des actions contraires et participatives, par la technique dite de l'insecte stérile, qui consiste paradoxalement à élever des moustiques en nombre afin de les éradiquer.

J'examine dans quelle mesure cette notion d'outil vivant peut s'appliquer à certaines utilisations d'animaux domestiques en Sibérie et en Asie centrale (reproduction du bétail, embouche, équitation). S'il est un domaine où est abolie la distinction entre artefact et être vivant, c'est bien l'élevage, dont la finalité est précisément de faire vivre, croître et se reproduire le bétail. Le cheval, en tant que monture, est à la fois un artefact, produit de l'action domesticatoire, et un être vivant, doué d'initiative. Il peut tourner, franchir un obstacle ou retrouver le chemin de la

maison sans indication de la part de son cavalier. Cette spécificité essentielle à son exploitation n'interdit nullement d'adopter, pour son étude, un point de vue strictement anthropocentré, délibérément asymétrique, qui va à contre-courant du discours actuellement dominant, mais reste, selon moi, une condition nécessaire à l'exercice de l'anthropologie, en tant que science humaine se nourrissant des interprétations subjectives des acteurs.

AUTEUR

CAROLE FERRET

Carole Ferret, chargée de recherche au CNRS, est Directrice adjointe du Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris. Ses recherches de terrain se déroulent depuis 1993 en Asie intérieure, plus particulièrement chez les Iakoutes (Sakha), en Sibérie orientale, et les Kazakhs, en Asie centrale. En 2006, doctorat d'anthropologie sociale à l'EHESS, thèse intitulée : *Techniques iakoutes aux confins de la civilisation altaïque du cheval : contribution à une anthropologie de l'action*. Ses thèmes de recherche principaux sont l'anthropologie de l'action, l'ethnographie des techniques, l'ethnologie de l'éducation, le traitement de la nature et traitement d'autrui et le pastoralisme. Elle est l'auteur d'*Une civilisation du cheval : les usages de l'équidé de la steppe à la taïga* (Belin, 2009) et a co-dirigé (avec Charles Stépanoff, Gaëlle Lacaze et Julien Thorez) *Nomadismes d'Asie centrale et septentrionale* (Armand Colin, 2013).
[carole.ferret [@] college-de-france.fr]